

FRANCIS PRUNER

Καθηγητοῦ τοῦ Γαλλικοῦ Πολιτισμοῦ

## LE PHILHELLÉNISME DE SAINTE-BEUVE<sup>1</sup>

C'est à dessein que j'ai placé ma leçon inaugurale sous l'invocation de Sainte-Beuve : je ne pouvais trouver de maître plus lucide pour éclairer la voie dans laquelle notre présence parmi vous nous engage. Je ne pouvais non plus mieux compléter la belle méditation lamartinienne à laquelle vous conviait naguère mon collègue M. Guyard. Au rêve un peu flou d'un grand poète j'ai voulu opposer la pensée plus ferme d'un grand critique ; aux aspirations idéales, la vision réfléchie des vrais problèmes ; aux synthèses généreuses, les analyses précises ; aux strophes ailées, les nuances subtiles et délicates de la prose.

Il est cependant vrai de dire que, le 6 avril 1830, lorsque le Courrier Français lança l'écho suivant :

« Ce qui est certain jusqu'ici c'est que, si le prince Léopold se rend au vœu des trois puissances, la légation française auprès de sa personne ne sera point confiée à d'autre qu'à M. de Lamartine. Déjà, dit-on, l'ambassadeur futur a fait choix de son secrétaire futur, et il doit emmener en cette qualité son ami M. de Sainte-Beuve ».

les commentaires que suscita cette nouvelle non sans fondement furent surtout ironiques, moins certes sur le choix de Lamartine que sur celui de son « secrétaire futur ». A distance nous admirons, nous, l'étonnant à-propos de ce projet de collaboration ; nous nous plaisons à imaginer l'efficacité de cette union entre les deux tendances majeures et contradictoires de l'esprit français : le généreux idéalisme et le prudent esprit critique. Mais nous savons aussi que M. de Polignac, qui sentait grandir autour de lui l'émeute parisienne (elle devait avoir raison de lui en moins de deux mois) cherchait surtout à éloigner de la capitale M. de Lamartine, grand personnage plutôt gênant. Nous savons enfin qu'en faisant connaître le nom du secrétaire choisi, la presse ne cher-

1. Ἐναρκτήριο μάθημα ἐν τῇ μεγάλῃ αἰθούσῃ τῶν τελετῶν τοῦ Πανεπιστημίου Ἀθηνῶν, γινόμενον τὴν 23ην Ἰανουαρίου 1956.

chait nullement à flatter l'éventuel ambassadeur de son choix. Qu'était le jeune Sainte-Beuve en 1830? Un collaborateur attitré du *Globe*, journal d'opposition lancé alors à fond à l'assaut du régime, un dangereux personnage, donc, qui, de surcroît, avait réussi, grâce à son rapprochement avec Hugo (et madame) puis avec Lamartine, à rallier au libéralisme le Romantisme fidèlement conservateur au départ. Pour la chronique parisienne, si avide de ridiculiser toute gloire naissante, Sainte-Beuve était d'ailleurs surtout le poète de Joseph Delorme « poitrinaire et romantique », silhouette falote et geignarde, nouvel avatar de René et d'Obermann, de ces pauvres jeunes gens frappés par l'incurable mal du siècle — le poète aussi des *Consolations*, parues juste le 17 mars 1830 — recueil qui ne semblait nullement, à première vue, démentir tout le côté pleurard de son inspiration poétique. Sainte-Beuve se rendit si bien compte de l'intention perfide du Courrier Français, qu'il adressa sur le champ à Lamartine une lettre justificative<sup>1</sup>:

6 Avril 1830

Mon cher Lamartine

Le Courrier français de ce matin, parlant de votre nomination en Grèce, ajoute que vous m'avez choisi, dit-on, pour votre secrétaire.

J'en suis fâché, parce que cela peut vous contrarier, car pour moi j'ai grand mépris et insouciance des journaux et de tout ce qu'ils peuvent dire à mon sujet.

Croyez au reste que ce bruit n'est en rien venu de moi; j'ai été muet, mais je crois que vous en avez parlé négligemment à MM. de Salvandy et Villemain, qui en ont jase. Si ce bruit ne vous contrarie point, il n'y a pas de mal; seulement j'ai voulu vous assurer que je n'en étais point l'auteur.

Adieu, mon cher Lamartine, etc...

La correspondance de Sainte-Beuve — si savamment réunie par Jean Bonnerot — ne contient sur ce projet grec d'autre indication qu'une confidence désabusée à l'abbé Barbe, ami d'enfance de l'écrivain<sup>2</sup>:

« Je ne sais si j'irai en Grèce, c'est tout ce qu'il y a de plus douteux. Il n'y a pas de roi, partant pas d'ambassadeur, partant pas de secrétaire. Le fait est que, dans les dispositions où je suis depuis des années, j'irais volontiers au bout du monde, pour y chercher un autre moi-même. Mais *caelum non animum mutant* etc ».

Le prince Léopold de Saxe Cobourg refusa en effet la couronne du nouvel État grec — ce qui lui permit ensuite d'accepter celle de la Bel-

1. *Correspondance générale* (recueillie par Jean Bonnerot), I p. 184.

2. *Ib.*, p. 193 (en date du 30 mai 1830).

gique naissante. La combinaison Polignac disparut avec son promoteur et la Monarchie de Charles X. La vive sympathie qui unit en 1829-1830 Sainte-Beuve à son aîné Lamartine devait, elle aussi, se briser bientôt : il n'est pas dans mon propos de vous raconter les péripéties de cette rupture, mais il me semble opportun, avant d'aborder le problème particulier du philhellénisme de Sainte-Beuve, de dissiper une équivoque : celle qu'ont dû faire naître dans votre esprit mon parallèle initial entre les deux hommes, puis mes allusions aux amitiés et amours romantiques de Sainte-Beuve et à sa réputation de mélancolique poitrinaire.

Cette équivoque semble bien avoir été à l'origine même des relations entre Lamartine et Sainte-Beuve. Avant de faire connaissance avec le poète, en 1829 seulement, Sainte-Beuve avait fait des avances sous la forme d'un poème lyrique inséré dans *Joseph Delorme*<sup>1</sup> :

O toi qui sais ce que la terre  
Enferme de triste aux humains,  
Qui sais la vie et son mystère...

Sais-tu qu'il est dans la vallée  
Une pauvre âme en pleurs voilée  
Que ta venue a consolée  
Et qui sans parler te comprend ?

L'amitié entre les deux hommes est née sous le signe de la poésie : la réponse de Lamartine à ces vers si délicieux ne permet pas d'en douter. Et longtemps après la rupture, Lamartine n'évoquera guère Sainte-Beuve que sous les traits d'un « jeune homme pâle, frêle et sensible jusqu'à la maladie, poète jusqu'aux larmes ».

Que ces larmes de Sainte-Beuve aient ému Lamartine, comme elles surent émouvoir Madame Hugo, ce n'est pas douteux ; qu'elles aient été sincères, non plus. Le goût des pleurs appartient à la sensibilité de l'époque, et le cœur, de tout temps, « a des raisons que la raison ne connaît pas ». Mais nul plus que Sainte-Beuve en son temps ne ressentit les cruels effets de ces tragiques débats intimes auxquels Villon jadis donna une forme poétique et dialoguée si émouvante. Qu'il eût porté son cœur « en écharpe », comme Lamartine lui-même du reste, ne l'empêchait point de se lucidement juger en train de pleurer, et de regarder sans indulgence les autres à travers ses pleurs. Qu'il eût subi le mal romantique ne lui interdisait pas d'avoir pleinement conscience simultanément de tout ce qu'il comportait d'insincère,

1. Cf. note de J. Bonnerot, *op.cit.*, p. 123.

d'exagéré, d'abusif. Là réside le malentendu fondamental entre lui et sa génération bien plus que dans je ne sais quel fiel congénital, quelle jalousie venimeuse, quelle noire ingratitude, comme tant de bons esprits, à l'époque et de nos jours encore, l'en accusent. Sainte-Beuve fut un romantique, mais un romantique critique, c'est-à-dire que sa sensibilité fut romantique, son intelligence non.

Écoutons le lui-même :

« Je n'ai jamais aliéné ma volonté et mon jugement ( hormis un moment dans le monde de Hugo et par l'effet d'un charme ) ; je n'ai jamais engagé ma croyance, mais je comprenais si bien les choses et les gens que je donnais les plus grandes espérances aux sincères qui voulaient me convertir et qui me croyaient déjà à eux. Ma curiosité, mon désir de tout voir, de tout regarder de près, mon extrême plaisir à trouver le vrai relatif de chaque chose et de chaque organisation m'entraînaient à cette série d'expériences, qui n'ont été pour moi qu'un long cours de physiologie morale »<sup>1</sup>.

On croirait entendre un écho de Montaigne : « Quand ma volonté me donne à un parti, ce n'est pas d'une si violente obligation que mon entendement s'en infecte ».

Cette situation singulière de Sainte-Beuve au sein de sa génération devait être soulignée au seuil de notre étude. Elle permettra de comprendre la forme si particulière de son philhellénisme qui est, indéniablement, l'un des seuls mouvements du siècle auxquels on puisse dire qu'il adhéra à la fois par le cœur et par la raison, par un élan de tout son être. Alors que ce ne fut chez bien d'autres qu'une exaltation passagère d'ordre poétique ou politique, ce fut chez lui une des rares constantes de son esprit par ailleurs ondoyant, divers et contradictoire. Il nous a invité lui-même, dans son *Portrait* de Madame de Charrière, de 1839, à chercher au dedans de lui quelques « points invincibles et inexpugnables » :

« En ces moments de dissolution de doctrines et de cohue universelle, à tout prix il importe d'avoir au dedans de soi, dans son caractère, dans sa conduite, des points invincibles et inexpugnables fussent-ils isolés et sans rapport avec le reste de nous-même-oui, des espèces de rochers de Malte ou de Gibraltar où l'on se rabatte en désespoir de cause et où l'on maintienne le drapeau »<sup>2</sup>.

Son scepticisme universel n'épargne point, on le voit, les causes mêmes qu'il défend avec le plus d'acharnement. Mais sa fidélité « quand

1. *Autobiographie* (in *Table des Causeries du Lundi*).

2. *Portraits de Femmes* (article de la *Revue des deux Mondes*, du 15 mars 1839).

même » à la Grèce — « patrie première, point fixe et lumineux pour s'orienter dans les écarts comme dans les retours » — va nous montrer qu'elle fut bien pour lui le rocher de Gibraltar où il maintint jusqu'au bout le drapeau.

\*  
\* \*

Sainte-Beuve sentit dès son enfance l'attirance de la Grèce. Son plus grand désespoir de jeunesse fut de ne pouvoir, dans la pension de Boulogne-sur-mer où la pauvreté de sa mère, veuve, l'obligea à poursuivre ses études, apprendre le grec ancien. Dans son roman autobiographique *Volupté*, il écrira :

« Je l'abordai sans secours, opiniâtement, et, tout en l'étudiant ainsi, je me berçais dans ma tête d'aller l'apprendre bientôt en ce Paris où seulement on le savait. Paris, pour moi, c'était le lieu du monde où le grec m'aurait été le plus facile ; je n'y voyais que cela »<sup>1</sup>.

Qu'au cours des études secondaires classiques, un lycéen se prenne de passion pour le grec, au contact de la langue et des textes, rien de plus normal, je le sais par expérience. Mais que, réduit aux seules études franco-latines où le jeune Sainte-Beuve excella-il ait senti, dès l'âge de treize ans qui vit l'achèvement de ses études provinciales, qu'il lui manquait l'essentiel s'il n'abordait pas la science du grec, voilà qui prouve chez l'enfant studieux qu'il fut, une nostalgie assez singulière. Il y eut donc en lui de bonne heure une idée de la Grèce qui fixa son esprit juvénile. Dans *Volupté* encore, il nous confie que ce fut la lecture de Daguesseau et de Rollin qui lui donna le désir de combler la plus regrettable de ses lacunes scolaires. Ce fut donc par l'histoire grecque fleurie et idéale, telle qu'on l'écrivait et enseignait au début du 18<sup>e</sup> siècle que Sainte-Beuve entra en contact avec sa « patrie première ». Je doute qu'aujourd'hui le « bon Rollin » — auquel nous pouvons ajouter Fénelon avec son *Télémaque* et le plus « moderne » abbé Barthélémy avec son *Jeune Anarcharsis* — suscite encore d'irrésistibles vocations d'hellénistes. Mais il est bon de préciser que dans les premières années du 19<sup>e</sup> siècle l'enseignement du grec connaissait une éclipse dans les collèges français et qu'il est donc tout à fait naturel que Sainte-Beuve ait puisé chez les grands maîtres éducateurs de tradition classique le goût de l'Antiquité gréco-romaine qu'ils maintinrent avec tant de grâces souriantes. L'érudition actuelle permet d'ajouter aux demi-confidences de *Volupté* que cet amour du grec, Sainte-Beuve

1. *Volupté* I, 14.

l'avait hérité de son père, qu'il ne connut pas, mais dont la bibliothèque lui transmet l'image idéale de la parfaite culture. Sainte-Beuve le père lisait Homère dans le texte comme le prouvent des annotations retrouvées de sa main en marge d'une vieille édition : je me représente assez bien l'enfant invinciblement attiré par cet Homère paternel et se jurant d'arriver un jour à en savourer avec autant de compétence les mystérieuses délices. Quoi qu'il en soit, nous retiendrons de ces premières approches juvéniles que la Grèce fut d'abord pour lui une patrie interdite et, autant que l'on puisse en juger d'après le choix de ses initiateurs, la patrie des Dieux et des Héros. Est-ce son instinct de poète qui le pousse à pénétrer dans ce royaume de l'idéale beauté ? Est-ce son esprit critique naissant qui l'incite à aller vérifier dans l'original l'authenticité d'une si merveilleuse histoire ? je ne saurais le dire : avec un esprit aussi précoce que le sien, rien n'est impossible.

Malgré la modicité des moyens familiaux, il réussit à convaincre sa mère de le laisser poursuivre dans la capitale des études si heureusement commencées. En septembre 1818, inscrit à l'institution Landry, il suit les cours du Collège Charlemagne. Lisons son enthousiasme dans une de ses rares lettres de jeunesse retrouvées<sup>1</sup> :

« J'aime beaucoup, écrit-il à son ancien condisciple Barbe resté à Boulogne, notre professeur du Lycée — Théodore Gaillard ; je crois qu'il est impossible de mieux faire une classe que lui. Nous expliquons en grec, Homère, 2<sup>e</sup> livre de l'Iliade ; Vie de Cicéron, par Plutarque et les Évangiles — En latin etc... » ( Le latin ne vient qu'en second lieu... ).

En fin d'année il remportait un premier accessit en version grecque ; en août un accessit de version grecque au Concours Général...

Nous n'énumérerons pas toutes les autres récompenses de ce fort en thème jusqu'à sa classe de philosophie : ce serait monotone. Le parfait humaniste qu'il restera jusqu'à la fin de sa vie se révèle dès ses années d'études. Malgré ses triomphes plus éclatants en latin et en histoire, le grec reste, jusqu'à la rhétorique du moins, son étude de prédilection — ce fruit d'autant plus savoureux qu'il le crut longtemps inaccessible.

Ces chères études humanistes semblèrent bien compromises à partir de la classe de philosophie : le bon élève s'émancipe à tous égards. Les hardis philosophes du 18<sup>e</sup> siècle, les idéologues du début du 19<sup>e</sup> l'orientent vers un modernisme de pensée fort loin des leçons

1. *Corr. Générale*, I, p. 24 ( novembre - décembre 1818 ).

du « bon Rollin ». On pouvait s'attendre, étant donné la solidité de ses études classiques, à le voir préparer le professorat. Or c'est vers la médecine qu'il se tourne. Seule son ancienne passion pour l'histoire survit à la crise décisive de son adolescence : elle le pousse vers l'étude presque exclusive de la Révolution Française pour laquelle il professe un véritable culte.

Par une sorte de bienheureuse prédestination. Sainte-Beuve reprit, à vingt ans, contact avec la Grèce par le biais du mouvement philhellène : tout naturellement, dirai-je, la logique de son libéralisme révolutionnaire, c'est-à-dire de son nouvel esprit 18<sup>e</sup> siècle, lui fit redécouvrir ce qu'il croyait peut-être avoir à tout jamais perdu. Le hasard, qui fait toujours bien les choses, voulut en effet que les premiers articles imprimés dus à la plume de Sainte-Beuve fussent consacrés à la lutte du peuple grec pour son indépendance. Mais il n'y a nul hasard dans le fait qu'il soit entré comme collaborateur au journal d'inspiration libérale : le *Globe*, fondé, le 15 septembre 1824, par son ancien professeur de rhétorique Paul Dubois (destitué de ses fonctions universitaires l'année même où Sainte-Beuve fut son disciple) :

« En 1824 le *Globe* se fondait. J'en fus aussitôt informé par mes anciens maîtres avec qui j'avais conservé des relations et j'allai voir M. Dubois qui m'y appliqua aussitôt et m'y essaya à quantité de petits articles ».

Assurément le débutant journaliste Sainte-Beuve ne peut jouer, dès le départ, un rôle de premier plan, réservé à de plus chevronnés écrivains et doctrinaires. Assurément il ne faut point attribuer aux tout premiers essais d'un apprenti une importance disproportionnée avec leur mérite même<sup>1</sup>. C'est plus, si j'ose dire, leur coefficient émotionnel que leur contenu effectif qui retient notre attention, comme d'ailleurs Sainte-Beuve le reconnaîtra lui-même, vers la fin de sa vie, dans un article sur *La Grèce en 1863*<sup>2</sup> :

« Moi-même, si parva licet..., si j'ose, en présence de tant de noms et d'œuvres d'alors me rappeler tout bas ce premier souvenir de ma vie littéraire, lorsqu'en 1824 j'entrais comme apprenti rédacteur au

1. Voici la liste de ces premiers articles, non recueillis dans les *Premiers Lundis* (édition Troubat), mais édités, depuis, pour la plupart dans le 1<sup>er</sup> volume des Œuvres de Sainte-Beuve à la Pléiade (NRF) (édition Maxime Leroy) :

*Samos* (10 octobre 1824) — *L'Ile d'Ipsara* (24 octobre) — *Chio* (4 novembre) — *Lesbos ou Mytilène* (4 décembre) — *Candie* (13 janvier 1825).

2. *Nouveaux Lundis*.



*Globe*, que me demandait comme échantillon, comme premier essai de ma plume, mon ancien maître M. Dubois? Il me demandait de petits articles sur Chio, sur Psara, sur la géographie de la Grèce ».

Comme, en ces années 1824-1825, la Censure surveillait de très près la presse, le *Globe* se présenta d'abord comme un journal littéraire :

« Revendiquer d'abord la liberté littéraire, nous acharner contre les préjugés nationaux, adorer les chefs d'œuvre étrangers à l'égal de nos immortelles gloires, révéler des noms inconnus, inquiéter les imaginations de mille rêves, de mille besoins nouveaux, ce fut notre première mission... » (Dubois)<sup>1</sup>.

Cette curiosité universelle, qui ouvrait effectivement des horizons illimités : voilà le climat moral dans lequel se développa le génie critique de Sainte-Beuve. Ne disons pas qu'il partagea tous les engouements de ses confrères, puisqu'il affirmera plus tard qu'il passa par l'école du *Globe* « mais en faisant ses réserves et sans y adhérer ». Reconnaissons toutefois que cette prise de contact obligée avec tout ce que les littératures modernes étrangères sans exception apportaient de neuf dans le domaine de la pensée et de l'expression, devait nécessairement élargir le cadre formaliste de ses premières humanités, bref mettre d'accord ses aspirations littéraires et ses convictions philosophiques. En tempérant cette fougue partisane, il saura par la suite conserver une curiosité intelligente et raisonnée pour les grandes oeuvres de classe internationale. Mais ce qui intéresse surtout notre sujet, c'est la révélation, qu'il dut à Fauriel, des *Chants populaires de la Grèce moderne*, auxquels le *Globe* assura une éclatante publicité et qui firent tant en France pour la cause du philhellénisme politique. Sainte-Beuve ne rendit point compte de l'ouvrage sur le moment, le philosophe Jouffroy, son aîné, s'étant réservé un article d'une telle importance. Mais il nous a laissé des preuves de l'intérêt extrême qu'il porta à cette révélation : dans un article sur Bonaparte et les Grecs (où il déplore que le grand homme de guerre se soit fourvoyé en Egypte au lieu de répondre à l'appel des Grecs opprimés), il trouve moyen de citer un nouvel essai de traduction du *Tombeau du Klephte*, dû à Mme Belloc :

Bâtissez mon tombeau, qu'il soit haut, qu'il soit large !  
Que j'y puisse viser et combattre debout !  
Qu'à droite une fenêtre, ouverte à l'hirondelle

1. *Souvenirs inédits*, publiés par A. Lair.

Me laisse respirer les parfums du printemps,  
 Et que le rossignol, de sa voix pure et belle,  
 Me raconte que mai fleurit encore nos champs<sup>1</sup>.

En 1826 encore, Sainte-Beuve propose lui-même une traduction personnelle du *Chant de l'Hirondelle*, dans son *Tableau de la poésie française au 16<sup>e</sup> siècle*, osant donc mettre sur le même plan ce chef d'œuvre d'inspiration populaire et les imitations les mieux venues de la poésie grecque ancienne.

Enfin, dans son grand article nécrologique sur Fauriel, de mai-juin 1845, il rendra « à la mémoire du plus modeste et du plus effectif des écrivains philhellènes » l'hommage de sa reconnaissance personnelle<sup>2</sup>.

Nous sommes persuadé que sa dette à l'égard de Fauriel est plus considérable qu'il n'a consenti à le dire, et qu'en particulier, il lut avec une attention passionnée le « Discours préliminaire », qui éclaire son retour à l'Antiquité grecque par une voie qui semblait, au contraire, devoir l'en détourner pour longtemps. Fauriel, l'un des plus admirables pionniers de la philologie moderne, découvrait en effet dans les Tragoudia, transmis anonymement depuis le 16<sup>e</sup> siècle au moins sur la terre grecque, « une suite, une continuation, une altération lente et graduelle de l'ancienne poésie populaire de la Grèce ». En exaltant la similitude de thèmes, d'images, de tonalité entre le folklore moderne et ce que dut être analogiquement le folklore antique, il rajeunissait en fait les Anciens, plus qu'il ne vieillissait les Modernes. Il prouvait que l'on pouvait, dans la Grèce contemporaine, mieux comprendre le véritable esprit primitif de l'hellénisme que dans les commentaires scolastiques des pédants de tous les siècles :

« Les savants (qui ont négligé d'étudier le folklore grec) n'ont pas seulement commis une injustice envers la Grèce moderne. Ils ont fait quelque chose de plus contraire à leur prétention favorite : ils ont renoncé à des moyens de mieux connaître la Grèce antique, de mieux découvrir ce qu'il y a de privilégié, de propre et d'ineffaçable dans le caractère et le génie des enfants de cette heureuse terre. Dans plus d'un usage et plus d'un trait de mœurs actuelles, ils auraient aisément reconnu des vestiges curieux des usages et des mœurs antiques et se seraient fait ainsi une plus haute idée de l'énergie et de la ténacité de ces derniers ».

Cette révélation du « primitif » en littérature, que Fauriel devait

1. *Globe*, 12 juin 1826.

2. *Portraits contemporains*.

illustrer encore par la publication des poésies provençales de notre Moyen-Age, et dont la vogue nous est attestée par la supercherie du jeune Mérimée éditant des « poésies populaires illyriennes » fabriquées par lui-même ; cette façon originale de pénétrer dans l'âme collective, dans l'esprit traditionnel d'une race, influencèrent le jeune Sainte-Beuve. Moins athée en littérature, c'est à dire plus attaché que Fau-ri-el à la littérature proprement dite, à la littérature signée, soignée, civilisée, il n'alla jamais jusqu'à lui préférer le primitif pur. Mais il dut aux leçons du Maître de retrouver toute la fraîcheur, toute la jeu-nesse, toute l'admirable grâce native de la poésie grecque.

Comme témoignage de cette influence décisive, nous pouvons citer l'article qu'il publie dans le *Globe*, le 1<sup>er</sup> mars 1827, sur une tradu-ction des *Odes* d'Anacréon par M. Veissier Descombes : il y constate non sans justesse, combien les poètes français, avec leurs grâces néo-classiques, font disparaître « sous un amas d'épithètes oiseuses et d'élé-gances communes... la pensée grecque si pure, si simple ». L'idée maîtresse de Sainte-Beuve est désormais formulée : l'imitation de l'an-tique par les poètes français depuis la Renaissance fut une trahison presque permanente.

Je dis *presque*, car, dans le *Tableau de la Poésie Française au 16<sup>e</sup> siècle*, il a sauvé tout de même quelques heureuses exceptions dans le genre anacréontique. Mais dans l'ensemble, il estime, à cette date, que les poètes de notre 16<sup>e</sup> siècle « se sont mis à explorer en grammairiens le grec, le latin et l'italien. Manœuvres avant d'être architectes, ce n'est qu'après la fatigue de ces doctes préliminaires qu'ils ont abordé la poésie. Surtout ils ont évité d'en faire une chose accessible et populaire... ».

Le même *Tableau* nous permet de voir l'idée de la Grèce, que Sainte-Beuve, en conclusion, opposait à la tristesse de notre Moyen-Age chrétien :

« Dans l'antiquité grecque qui fut la mère de toute l'antiquité poétique, dans cette terre de splendeur et de liberté, rien ne manqua à l'embellissement et au triomphe de sa jeunesse ; elle fut douée dès sa naissance comme par l'Olympe assemblé, de tous les dons les plus charmants ; elle eut un idiome retentissant et sonore, une musique mélodieuse, la magie du pinceau, les miracles de la statuaire, Homère et Pindare, Timothée et Phidias. Il y avait dans ce premier souffle si pur tant de séduction et de puissance que plus tard, Alexandrie et Rome ne firent que s'en inspirer et le répéter ; qu'une fois entendu par une oreille humaine, il ne peut jamais en être oublié et qu'il s'est mêlé depuis, comme un écho lointain à tout ce qui s'est fait d'harmonieux sur la terre ».

De telles idées nous paraissent aujourd'hui certes assez banales, simplement parce qu'elles ont été, depuis, trop répétées. Sur le moment, ce rajeunissement de la beauté grecque, ce charme mélodieux, cette juvénile séduction d'un idéal de liberté et d'harmonie, étaient termes neufs dans la critique. C'était l'époque où les hardis exploits des patriotes grecs transportaient d'enthousiasme la jeunesse libérale d'Occident. C'était aussi l'époque où David d'Angers révélait à Sainte-Beuve et aux romantiques français la statuaire de Phidias — la découverte décisive du moment. L'émerveillement devant la Grèce n'était point encore à la portée du moindre touriste...

Disons aussi que le temps n'était point encore venu pour Sainte-Beuve de préciser et ses idées et ses connaissances grecques. Ses préoccupations d'ensemble le dirigent en apparence ailleurs. Mais la vision lumineuse de Liberté, de Jeunesse, de Beauté, dont il fut redevable à son philhellénisme militant et aux enseignements admirables d'un Fauriel, restera à jamais ancrée dans son esprit.

\*  
\* \* \*

Il m'est impossible, dans le cadre d'une seule leçon, de tracer tous les méandres de la pensée beuvienne, entre le moment où le critique quitte le *Globe*, après la Révolution de 1830, jusqu'à 1839, qui fut pour lui le tournant capital de sa vie littéraire. Il a dit lui-même :

« Quant à ce qui m'arriva, après juillet 1830, de croisements en tous sens et de conflits intérieurs (...) je défie personne, excepté moi de s'en tirer et d'avoir la clef ; encore se pourrait-il bien que si je voulais tout repasser nuance par nuance, j'en donnasse ma langue aux chiens »<sup>1</sup>.

Je ne relèverai donc point le défi, me contentant d'indiquer qu'à dater de la révolution de 1830, dont Sainte-Beuve fut un des rares partisans à voir aussitôt le caractère décevant et illusoire, le poète-critique cherche sa voie du côté du mysticisme, soit amoureux, soit social, soit religieux. Triple échec qui devait, en quelques années, au cours desquelles la Grèce sembla un peu oubliée, l'y ramener infailliblement comme à la santé morale recouvrée.

Il avait, une première fois, adolescent, perdu sa patrie grecque sous l'influence de la pensée scientifique. Il l'avait retrouvée, plus fraîche, plus pimpante, par le détour de l'esprit révolutionnaire mo-

1. *Autobiographie* (loc. cit. ).

derne. Il la perd à nouveau vers 1830, mais cette fois sous une poussée de mysticisme. Il va la retrouver définitivement, plus riche de sens désormais, plus chargée de symboles philosophiques et esthétiques, une fois dissipées toutes ses illusions religieuses. Cet enrichissement souterrain du fond premier de son esprit est une des caractéristiques les plus constantes de sa biographie intellectuelle. Ce que la Grèce gagnera à ce nouveau cheminement ténébreux c'est de lui apparaître comme la patrie du Paganisme, entendu, cela va sans dire, comme une religion de l'esprit, toute naturelle et toute primitive. Ce fut *Port-Royal*, auquel il s'attela à partir de 1837, qui joua, si j'ose dire, le rôle de repoussoir. Un exemple seul suffira à le montrer. Opposant, au livre III, Montaigne à Pascal, et essayant en toute bonne foi de préférer pour un instant Pascal, il s'amuse à souligner combien, au fond de chaque âme chrétienne, un Montaigne païen et grec sommeille ; et, en note (selon le procédé favori de son maître Bayle), il ajoute, pensant évidemment à lui-même :

« Pardon ! pardon ! mais ceci encore : un écrivain artiste qui se dirait : ç'a toujours été mon unique méthode : oublier, oublier dans les intervalles et à chaque fois, sur chaque sujet, recommencer comme de plus belle, après le sommeil ; recommencer l'art, la jeunesse, la Grèce, la matinée ; seul moyen d'avoir la fraîcheur et la fleur, ce que les Grecs appellent *Thalia*. Pur Montaigne ! »<sup>1</sup>.

Sa « longue histoire d'une génération de chrétiens écrite en toute droiture par un sceptique, respectueux et contristé », ne s'illumine ainsi que par moments, et s'il lui arrive de sympathiser avec les Solitaires de Port-Royal, malgré leur intransigeante fermeté, c'est en fait parce que, parmi eux, figurèrent d'admirables hellénistes et qu'ils ouvrirent à Racine le chemin de la poésie grecque.

L'une des rencontres capitales, au cours de ses « campagnes » critiques, parallèles à *Port-Royal*, celle qu'il faut situer plus haut encore que les *Chants populaires de la Grèce* (sans lesquels cependant la découverte n'eût pas pris son caractère d'illumination définitive), ce fut André Chénier, dont il avait lu depuis longtemps certes les *Poésies* publiées en 1819 par Delatouche, mais dont il eut le bonheur de pouvoir consulter et faire connaître les inédits. Le 1<sup>er</sup> février 1839, il publie dans la *Revue des Deux Mondes*, *Quelques documents inédits sur André Chénier* : pour la première fois, il faut le préciser, André Chénier parut dans sa vraie lumière. Comme l'a prouvé René Canat

1. *Port-Royal*, III, 2.

dans son beau livre, l'*Hellénisme des Romantiques*, la première édition de 1819 avait trahi l'esprit même de l'œuvre, en insistant surtout sur les élégies sentimentales et les iambes d'inspiration politique. Le génie grec de Chénier avait alors passé presque inaperçu. Les fragments trouvés par Sainte-Beuve dans les papiers de famille du poète, révélèrent l'érudition minutieuse, les travaux de traduction, les esquisses inspirées par les modèles grecs :

« Ce qu'on gagne surtout (à une analyse des dossiers) — écrit Sainte-Beuve — c'est de ne conserver aucun doute sur la manière de travailler d'André; c'est d'assister à la suite de ses projets, de ses lectures, et de saisir les moindres fils de la riche trame qu'en tous sens il préparait. Il voulait introduire le génie antique, le génie grec dans la poésie française, sur des idées ou des sentiments modernes, tel fut son vœu constant, son but réfléchi; tout l'atteste. *Je veux qu'on imite les anciens*, a-t-il écrit en tête d'un petit fragment du poème d'Oppien sur la *Chasse*; il ne fait pas autre chose; il se reprend aux anciens de plus haut qu'on n'avait fait sous Racine et Boileau; il y revient comme un jet d'eau à sa source, et par delà le Louis XIV, sans trop s'en douter et avec plus de goût, il tente de nouveau l'œuvre de Ronsard »<sup>1</sup>.

Ce point de vue, entré désormais dans les lieux communs de l'histoire littéraire, peut donc être daté avec précision de 1839. Mais Sainte-Beuve ne se contente pas de l'exposer théoriquement, au hasard d'une trouvaille d'érudit. Il l'adopte, il en fait sa propre doctrine littéraire, il tente par tous les moyens en son pouvoir, de le faire triompher en face du Romantisme en désarroi.

Fauriel avait fait entrevoir à Sainte-Beuve, à partir du moderne, la simplicité si émouvante et si expressive de l'ancien. Chénier lui montre que ce charme peut être effectivement restitué grâce à une érudition de poète. Or, que cherchait d'autre Sainte-Beuve, sinon une harmonieuse synthèse entre sa sensibilité de poète et son exigeant esprit critique? L'étude du grec devient dès lors l'une des préoccupations essentielles de son âge mûr, et il n'est pas exagéré de dire que, de 1840 à 1848, son philhellénisme revient à la surface et porte enfin ses véritables fruits. Il est curieux de constater que c'est à ce moment là de sa vie qu'il fréquenta le philhellène genevois Eynard qui avait tant fait pour financer l'insurrection grecque avant 1830. Il rencontre chez lui Piscatory, qui, de 1843 à 1848, sera ambassadeur de France en Grèce. Il y rencontre également des Grecs. J'aurais pu citer, à l'époque des premières armes du *Globe*, l'amitié de Sainte-Beuve pour le

1. *Portraits littéraires*.

philologue hellène Piccolos; je ne puis omettre, à dater de 1841, le Grec réfugié Pantasidès que l'on retrouve auprès de lui jusqu'à sa mort.

Nommé, depuis le 5 août 1840, bibliothécaire de la Mazarine, Sainte-Beuve est assuré, pour la première fois de sa vie, d'une certaine aisance matérielle :

« En 1840 sous le ministère de MM. Thiers, Remuzat et Cousin, j'acceptai la place de Conservateur à la Mazarine (...) Dès lors je me trouvai riche ou très à l'aise pour la première fois de ma vie. Je me remis à l'étude, je rappris le grec ».

A l'âge de 36 ans, Sainte-Beuve redevient l'écolier qui avait aspiré à l'heureux moment où il pourrait se mettre à l'étude du grec. Mais, mûri par l'expérience, il se méfie des seuls professeurs de l'Université française auxquels cependant il s'adresse, comme l'érudit professeur au Collège de France, Boissonade. Il veut retrouver le grec vivant, humain, éternel, non la langue morte de l'enseignement traditionnel. La méthode qu'il pratique est proprement novatrice, et je regrette qu'elle n'ait pas, depuis, inspiré davantage nos théoriciens de la pédagogie. Le meilleur moyen, selon lui, d'apprendre le grec ancien, c'est de partir du grec moderne : « Pour bien savoir et bien sentir dans ses moindres nuances, pour bien articuler dans ses accents le grec ancien, il n'est rien de tel encore que d'être Grec moderne »<sup>1</sup>.

C'est pourquoi, il se choisit pour maître ce Pantasidès sur lequel nous sommes mal renseigné, puisque Sainte-Beuve ne nous apprend de lui que son pays d'origine : l'Épire, et dont on peut seulement affirmer qu'il n'eut rien d'un homme de lettres. Mais Sainte-Beuve ne réclamait point un érudit : il en trouvait suffisamment du côté français... Il voulait un Grec autochtone pour l'entendre articuler sa langue naturelle. De 1841 à sa mort, il ne cessera d'avoir recours à son professeur selon son goût. Et, si l'on en juge d'après les résultats atteints, on est obligé de s'incliner devant la valeur de cette méthode révolutionnaire.

Je ne puis énumérer toute la campagne militante que Sainte-Beuve entreprit, à dater de son article du 15 mai 1840 sur l'historique du « sentiment grec en France depuis les origines ». Je voudrais seulement vous donner un échantillon de la « saveur grecque » retrouvée

1. *Sur l'École Française d'Athènes (Portraits littéraires)*. Cf. une lettre de Sainte-Beuve à M<sup>me</sup> de Solms, de 1860, citée par A. Billy (*Vie de Sainte-Beuve*, t. II).

par lui miraculeusement, dirais-je, si je ne savais tout ce que la patience et le savoir ajoutèrent à la fraîcheur poétique.

Fauriel ne lui avait ouvert la voie qu'à une juste compréhension d'Anacréon. L'exemple de Chénier, les leçons de Pantasidès, les précisions de Boissonade (admirable collaboration entre la poésie, le goût populaire grec et l'érudition scientifique) l'initierent à Théocrite. Voici ce que devient un fragment de la *Pharmaceutria* sous la plume de cet incomparable traducteur-poète :

« Déjà j'étais à moitié de la route, en face de chez Lycon, quand je vis Delphis et Eudamippe allant ensemble. Le duvet de leur menton était plus blond que la fleur d'héliochryse, leurs poitrines étaient bien plus luisantes que toi-même, ô Lune ! car ils quittaient à l'instant le beau travail du gymnase.

Ecoute mon amour, d'où il m'est venu, auguste Diane !

Sitôt que je le vis, aussitôt je devins folle, aussitôt mon âme prit feu, misérable ! ma beauté commença à fondre, je ne pensai plus à cette pompe, et je n'ai pas même su comment je revins à la maison ; mais une maladie brûlante me ravagea, et je restai dans le lit gisante dix jours et dix nuits.

Ecoute mon amour, etc... »<sup>1</sup>.

Combien Sainte-Beuve préfère-t-il cette grâce à celle des Théologiens du XVII<sup>e</sup> siècle ! En homme sage, il savait heureusement qu'elle ne se méritait elle aussi que par rares moments :

« Des Grecs, note-t-il dans son *Journal Intime*, une page, une idylle de temps en temps me suffit. Ce n'est pas la connaissance que j'en veux avoir, c'est la saveur »<sup>2</sup>.

D'Anacréon à Théocrite, de Théocrite à Homère : tel fut l'itinéraire de son voyage poétique en Grèce ; mais nous ne suivrons pas Sainte-Beuve dans la suprême étape de sa vieillesse : il faudrait une étude entière pour évoquer dignement tous ses contacts avec la poésie homérique. En surchargeant de notes son propre exemplaire d'Homère, Sainte-Beuve répondait enfin au mystérieux appel qu'il avait entendu enfant devant les livres de son père : et cette prédestination-là valait mieux à ses yeux que celle des Solitaires de Port-Royal...

Mais Sainte-Beuve n'était pas égotiste impénitent au point d'oublier de rendre possible aux autres l'accession à ces jouissances intellectuelles si pures. C'est en effet durant le temps où il savoure encore

1. Articles sur Théocrite publiés par le *Journal des Débats* en novembre et décembre 1846, et recueillis dans les *Portraits Littéraires*.

2. *Mes poisons*, 26.

les beautés de Théocrite, qu'il a l'idée d'instituer une école destinée à « mettre en rapport l'étude du grec en France, avec cette étude reflétrie au sein même de la Grèce ». Cette école, il envisage de la fonder à Athènes. L'idée mettra cinq années avant d'entrer dans le domaine des réalités : mais il ne dépendait pas du seul désir de Sainte-Beuve d'en faire admettre la nécessité aux principaux intéressés. Ce sera l'Ecole Française d'Athènes — instituée par l'Ordonnance royale du 13 septembre 1846.

Sainte-Beuve a tenu, dans une note qu'il ajouta au dernier tome de ses *Causeries du Lundi*, à revendiquer l'honneur d'avoir eu, le premier, l'idée de cette Ecole. Il n'est pas impossible, assurément, que d'autres en aient eu l'authentique priorité, le grand Coraï par exemple. Mais Coraï était mort depuis 1832 et nul n'avait repris en France le flambeau. Contentons-nous de lire le récit malicieux de Sainte-Beuve<sup>1</sup>.

« La première idée de l'Ecole d'Athènes (...) est de moi. Elle m'est venue dès 1841 en lisant du grec avec Pantasidès (né en Epire). Je sentis de quel avantage il était de se mettre en rapport, en communication avec le vrai courant de la langue, restée en partie vivante. Je parlai alors de cette idée à M. Eynard le philhellène, à M. Piscatory, ministre en Grèce. C'était le moment où M. Villemain était au ministère de l'Instruction publique. Cousin, à qui peu après j'en touchai un mot, me dit *chut!* comme qui aurait dit *Attendons!* Mais il ne revint pas au pouvoir. Un jour Salvandy ayant remplacé M. Villemain — un soir — je causais chez M<sup>me</sup> d'Arbouville avec M<sup>me</sup> Piscatory de cette idée athénienne; Salvandy, me voyant causer avec feu, me demanda ce que je disais; à peine le lui eus-je expliqué qu'il sourit sans rien répondre, me lança un regard qui visait à la profondeur, et alla à un autre endroit du salon. Quelques jours après, l'idée était couvée et éclosée. Il ne m'en a jamais parlé depuis, même lorsque j'eus mis dans les Débats un article pour le stimuler à ce sujet. Il aurait bien voulu que je crusse qu'il avait déjà cette pensée de lui-même. — Ce que je viens d'écrire est la plus stricte exactitude ».

Ne chicanons donc pas Sainte-Beuve sur ce point. Car l'article qu'il publia aux *Débats*, le 25 août 1846, et qui porte le titre: *Sur l'Ecole Française d'Athènes*, traduit avec une ampleur inégalée la Charte idéale de cette Institution dont le règlement officiel, paru trois semaines après, n'a rien que de prosaïquement administratif.

J'aimerais pouvoir vous lire longuement ces pages lumineuses — comme toutes celles que lui inspire la Grèce. Faute de temps je ne vous en livre que les idées essentielles qui ne font que transposer, sur

1. Table des *Causeries*.

le plan des réalisations officielles, l'expérience vivante de tout son philhellénisme :

« Si Rome est justement, écrit-il, le foyer tout trouvé d'une école de peinture, le centre le plus naturel pour l'Architecture est Athènes (...) De là on serait (...) à portée d'explorer dans tous les rayons, depuis le fond du Péloponnèse jusqu'aux plages d'Ionie, ce sol vierge qui est bien loin, comme celui d'Italie, d'avoir tout rendu ». Centre rêvé d'une école d'architecture et d'archéologie, Athènes est également un « centre tout désigné de lumière et de perfectionnement » pour les études philologiques. Le grec a eu beau subir en Grèce « la loi des idiomes qui se décomposent », il n'en a pas moins « conservé beaucoup de son vocabulaire, de ses tours et de son harmonie ». Au contact de ce grec moderne « il n'est rien de plus naturel et de plus aisé que de ressaisir le sens et le génie de l'ancienne langue ». Rien ne favoriserait davantage les études helléniques qu'une étroite collaboration entre nos érudits français et les héritiers directs du patrimoine grec antique. « Il n'est donc pas douteux qu'une Ecole Française instituée à Athènes pour un certain nombre de jeunes architectes et de jeunes philologues concilierait à la fois les intérêts de l'art et ceux de l'érudition ».

Il ne m'appartient pas de dire si l'Ecole Française d'Athènes a répondu en fait à toutes les espérances de Sainte-Beuve. Ce sont ces espérances seules que je tenais à vous rappeler.

Je n'ajouterai qu'une remarque : En France même, Sainte-Beuve devait être par la suite, à diverses reprises, chargé d'un Enseignement officiel, soit au Collège de France, soit à l'Ecole Normale. Par suite de quelle aberration administrative ne lui confia-t-on jamais que des chaires de Latin et de Littérature Française ? Quel étonnant professeur de Grec eût-il pourtant été, on peut en rêver encore... J'ai bien peur cependant qu'une si injuste ironie du sort n'ait eu pour origine un certain effroi, en haut lieu, devant l'audace de ses méthodes radicalement non-conformistes dans le domaine de la philologie hellénique.

\*  
\*  
\*

Faut-il, pour conclure, regretter que Sainte-Beuve n'ait jamais fait le voyage en Grèce qu'il espérait en 1830 ? Il me semble que sans quitter Paris, il conserva une idée plus juste et plus lucide de l'âme grecque, que tant de voyageurs de son siècle, pressés de livrer au public des impressions sommaires et superficielles. Son voyage intérieur était si beau, à travers le temps, qu'un voyage à travers l'espace ne l'eût peut-être jamais égalé :

« En relisant Théocrite, j'ai senti se réveiller en moi mon âme pastorale, cette âme de l'âge d'or, que tant de couches d'airain, de terre et de plomb recouvrent et qu'il faut aller chercher tout au fond de soi et de son passé »<sup>1</sup>.

Il disait aussi : « J'étais fait pour être chevrier en Arcadie »<sup>2</sup>. Cette transposition de l'*Et in Arcadia ego...* est-ce en définitive le rêve grec d'un critique ou celui d'un authentique poète ?

FRANCIS PRUNER

1. *Mes poisons*, 10.

2. Lettre à Mme Juste Olivier du 25 septembre 1841. *Corr. générale* (Bonerot), t. IV, p. 155.